

AUTOUR DU PLAN CISTERCIEN

BENOÎT CHAUVIN

Il n'est pour ainsi dire aucun ouvrage, aucune monographie, aucun article sur le bâti de l'une ou l'autre des abbayes de Cîteaux qui n'expliquent ou ne mentionnent pas la notion de "plan cistercien". Avec les évidentes ressemblances entre les partis architecturaux adoptés et le dépouillement stylistique recherché qu'offrent en élévation les constructions de l'ordre, on tient les deux principales raisons ayant autorisé à parler d'architecture, voire d'art cistercien.

Sans doute parce qu'il est facilement perceptible à travers les grandioses vestiges conservés aux quatre coins de l'Europe, ce thème est le plus fréquemment abordé parmi ceux de l'héritage de l'ancien Cîteaux. Nombreux sont depuis plusieurs décennies les travaux d'envergure qui ont apporté leurs contributions à une meilleure approche du sujet. Beaucoup plus rares demeurent les études pointues ayant fait progresser les connaissances sur un aspect particulier, exception faite des églises¹.

Les pages suivantes n'appartiennent ni à l'un ni à l'autre genre. Plus modestement, elles souhaitent offrir une sorte de bilan, simple et commode, sur le plan cistercien en général. Trop souvent méconnus, ses *fondements* relèvent de nécessités pratiques incontournables, antérieures au fait cistercien lui-même. Mieux perçues sont ses *particularités* spatiales qui reflètent certains traits originaux du Cîteaux du XII^e s. En cours de prospection sont enfin les effets de l'évolution des mentalités au sein de l'ordre, vus à travers les incessantes *modifications* de son plan au fil des époques.

*

1) DANS LES FAITS, DES NECESSITES PRACTIQUES OBLIGEES

Depuis la diffusion du christianisme en Europe et l'extension de la règle de saint Benoît à partir du VI^e s., la volonté de se couper du monde a conduit les chercheurs de Dieu à choisir les "déserts", lieux aussi éloignés que possible des hommes et de leurs turpitudes; mais sans vouloir alourdir les obligations de la vie religieuse en retenant, par souci de mortification, les emplacements hostiles ou malsains. Les atouts naturels de l'environnement ont même le plus souvent été soigneusement observés au préalable puis testés avec attention avant toute installation définitive d'un ermitage, à plus forte raison d'une abbaye. Outre l'isolement, la disponibilité en eau a, partout, constitué un facteur déterminant. En fin de compte, dans nos pays tempérés

¹ Les références de ces travaux et études sont trop nombreuses pour être cités dans le cadre de ce petit essai.

occidentaux et jusqu'à l'apparition du monachisme urbain au début du XIII^e s., ce sont les sites en pleine nature pourvus d'un relief minimal qui ont fixé les implantations de monastères. On connaît bien l'adage ressassé d'après lequel les bénédictins préféreraient les montagnes et les cisterciens les vallées.

A nos latitudes, l'orientation joue un rôle décisif sur le bâti. Une disposition nord-sud répartit équitablement les bienfaits du soleil entre matin et après-midi, et équilibre la végétation des versants. L'agencement des édifices est alors relativement indifférent, hormis l'église souvent sur le point le plus haut et au cœur toujours tourné vers l'est. Inversement, un axe ouest-est suscite des expositions aux commodités inégales et impose des choix dans le positionnement des constructions les unes par rapport aux autres. Sur un versant tourné vers le sud, les lieux réguliers seront généralement au midi de l'église; sur un autre exposé au nord, ce sera plutôt l'inverse. En montagne, ces données sont déterminantes ; en régions plus plates, elles s'estompent.

Les constats sont les mêmes pour la topographie et, ainsi, pour l'espace laissé disponible. Celle-ci est décisive en pays montueux, plus ou moins astreignante en zone intermédiaire, à peu près sans importance en plaine. Sont par conséquent exclus tous les fonds trop étroits et les versants trop abrupts, sauf pour les ermitages. Mais nombreux sont les sites d'abbayes qu'il a fallu préparer, par la création de terrains en escaliers notamment, à recevoir un ensemble de bâtisses qui s'étendent sur quelques hectares.

Le poids de l'eau constitue un autre facteur naturel. En bordure de rivière capricieuse, il importe de créer une protection contre les inondations ; au contraire, le choix d'une terrasse non submersible peut limiter le périmètre plat. Une zone marécageuse exige l'installation de drains et requiert une stabilisation des sols avant toute mise en chantier. Mais le plus souvent, il s'est agi d'assurer un approvisionnement régulier : retenue amont, dérivation latérale ou canalisation adaptée sont les systèmes les plus fréquents. Les servitudes de localisation, de pente et de tracé ont alors nécessairement eu des incidences essentielles sur le bâti.

D'autre part, contrairement à ce que l'on croit souvent, les abbayes ne sont pas uniquement habitées par des moines de chœur. L'extrême diversité des occupants est même l'une des caractéristiques du monachisme médiéval ; elle entraîne des conséquences de premier ordre sur la distribution des locaux. Naturellement, les choriistes occupent toujours la plus grande partie des lieux réguliers. Mais plusieurs autres quartiers abritent différentes catégories de religieux échappant aux normes ordinaires de la vie communautaire. Traditionnellement, l'abbé réside dans un logis particulier avec de nombreuses annexes. Les nouvelles recrues vivent dans un noviciat qui leur permet de suivre les horaires et les exercices particuliers auxquels ils sont astreints. Les malades et les vieillards se tiennent provisoirement ou définitivement à l'infirmerie, en retrait des locaux communs pour éviter la contagion ou pour être mieux pris en charge. A partir du XI^e s., un grand espace dut être réservé à ceux que l'on appela les convers, paysans devenus religieux par la conversion de leurs mœurs et chargés des tâches matérielles.

Par ailleurs, de tout temps, les monastères ont accueilli, de manière plus ou moins large selon les obédiences, des jeunes pensionnaires confiés par leur famille pour être éduqués et/ou devenir moines; ils habitent à part. Même chose pour certains laïcs qui, en échange de leurs biens, recevaient gîte, nourriture et vêtement jusqu'à leurs décès. Sans compter les familiers et les domestiques plus ou moins permanents, ni les salariés et les artisans à compétence technique indispensable résidant sur place à demeure ou le temps d'un chantier.

ACTIVITÉS

ARTISANALES

- 1 - logement
- 2 - foulons
- 3 - forgerons
- 4 - orfèvres
- 5 - tanneurs
- 6 - tourneurs
- 7 - peintres
- 8 - armuriers
- 9 - camériers
- 10 - selliers
- 11 - cordonniers
- 12 - moulin
- 13 - pressoir
- 14 - touraille
- 15 - boulangerie

des moines

- 16 - brasserie des moines
- 17 - annexe de la brasserie
- 18 - tourneurs
- 19 - bourreliers

ACTIVITÉS

AGRICOLLES

- 1 - domestiques
- 2 - moutons
- 3 - chèvres
- 4 - porcs
- 5 - vaches
- 6 - chevaux
- 7 - juments

8 - bœufs

- 9 - aire de battage
- 10 - grange
- 11 - volaille
- 12 - responsable de la volaille
- 13 - oies
- 14 - logement des jardiniers
- 15 - potager
- 16 - verger (et cimetière)

EGLISE

- 1 - chœur
- 2 - bras du transept

- 3 - croisée des transeps
- 4 - collatéral
- 5 - nef
- 6 - atrium
- 7 - tour

MAISON ABBATIALE

- 1 - logement de l'abbé
- 2 - intendance

CLÔTURE DES MOINES

- 1 - cloître
- 2 - scriptorium
- 3 - sacristie
- 4 - four à hosties
- 5 - salle des moines
- 6 - dortoir (à l'étage)
- 7 - latrines
- 8 - bains
- 9 - réfectoire
- 10 - vestiaire (à l'étage)
- 11 - cuisines
- 12 - celliers et caves
- 13 - entrepôts (à l'étage)
- 14 - parloirs

ACCUEIL

DES VISITEURS

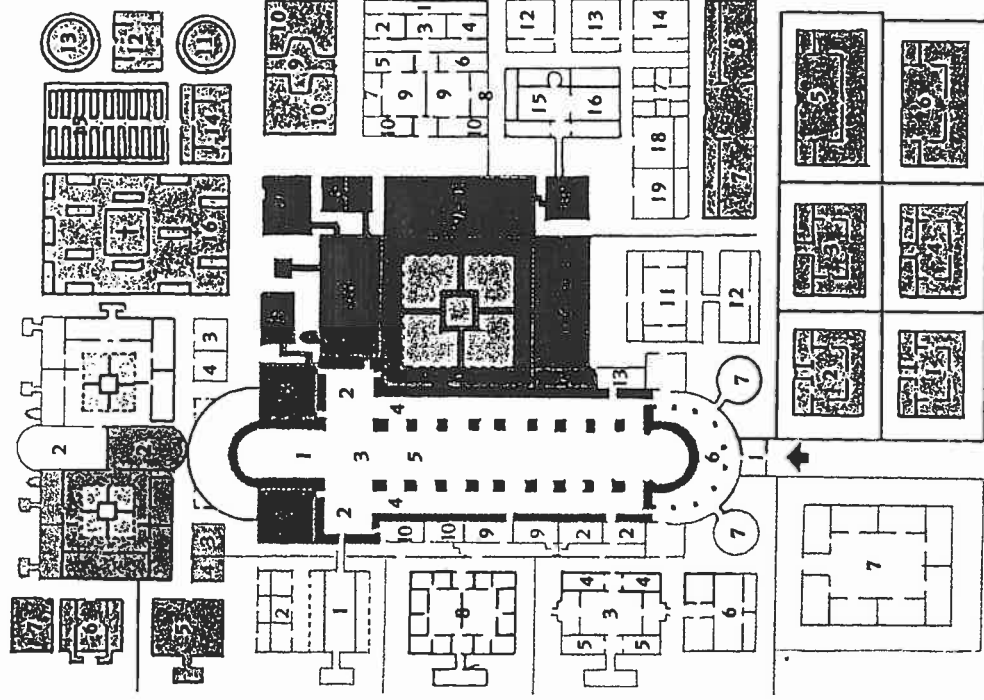
- 1 - entrée
- 2 - logement du portier de marque
- 3 - maison des hôtes
- 4 - valets
- 5 - chevaux
- 6 - intendance
- 7 - suite des hôtes de marque
- 8 - école extérieure
- 9 - maîtres d'études
- 10 - hôtes ecclésiastiques
- 11 - aumônerie des pèlerins
- 12 - boulangerie
- 13 - soins aux pauvres

INFIRMERIES

- 1 - cloître
- 2 - chapelle
- 3 - cuisines
- 4 - bains
- 5 - maison des saignés
- 6 - pharmacie
- 7 - jardin de simples

NOVICIAT

- 1 - cloître
- 2 - chapelle
- 3 - cuisines
- 4 - bains



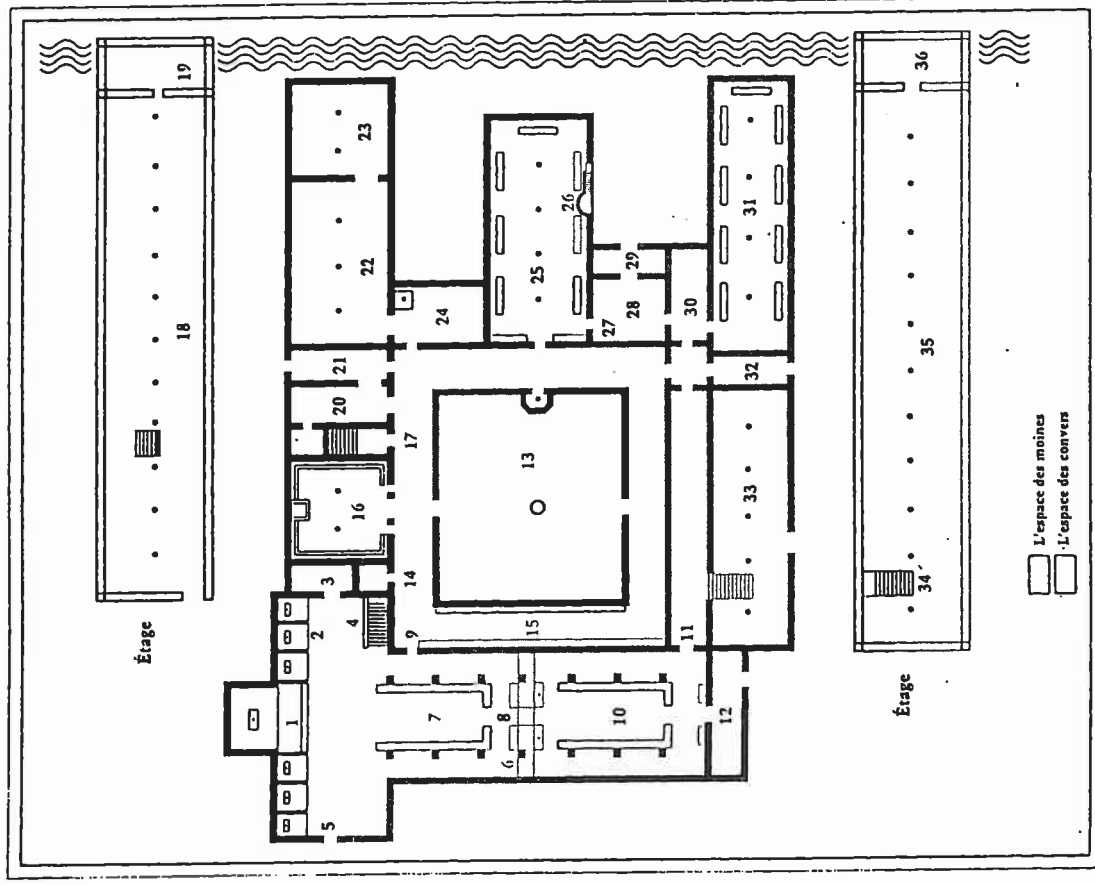
Et point d'abbayes sans hôtes, puisque le devoir d'hospitalité est prévu par la règle de saint Benoît. A une époque où l'on se déplace beaucoup plus qu'on ne l'imagine et où les moyens de locomotion impliquent des étapes quotidiennes relativement brèves, les abbayes comptent parmi les relais les plus sûrs aux portes desquels le voyageur, le pèlerin et le pauvre hère viennent volontiers frapper avant la nuit. Il y a aussi les invités, plus ou moins spontanés, de marque ou non, en séjour bref ou prolongé, d'opportunité matérielle ou de retraite spirituelle; avec, dans ce large éventail, des couples et des femmes. Si bien que les monastères ont tous une hôtellerie à proximité de la porterie, dans l'enceinte mais hors clôture, avec le personnel que réclame son service.

Parmi les nécessités pratiques dictées par les faits, les obligations spirituelles et les activités manuelles des moines sont par ailleurs primordiales. Une enceinte extérieure matérialise leur retrait du monde et assure un semblant de première défense; on ne la franchit qu'à la porterie. Une cour fait ensuite office de sas jusqu'à l'entrée de la clôture proprement dite, ensemble des lieux réguliers réservés aux seuls religieux.

L'essence même de la vie monastique impose d'abord la prière. Il y faut une église, principal vaisseau de toute abbaye. Très tôt, grâce aux deux bras inégaux de sa croix latine, elle occupa une des ailes et un des angles d'un quadrilatère central autour duquel s'organisèrent peu à peu les principaux bâtiments. La communauté s'y rend au moins huit fois par jour. Le chœur des moines doit disposer d'un large espace à trouver dans la partie haute de la nef principale; convers et fidèles occupent la partie basse. Une sacristie jouxte le transept. Mais une chapelle est indispensable dans l'infirmerie pour les malades qui ne peuvent pas se rendre à l'église; et une autre à la porterie pour les femmes qui n'ont pas accès aux locaux; le père abbé a souvent aussi un oratoire particulier à sa disposition.

Cœur de l'abbaye, le cloître s'inscrit dans un quadrilatère central dont l'espace intérieur est aménagé en jardin et le pourtour bordé par quatre galeries ouvertes, charpentées ou voûtées. Il sert à tout instant de passage pour se rendre d'une aile à l'autre selon l'heure du jour. Son invitation à la méditation par la sérénité qu'il inspire en fait l'un des lieux privilégiés du monastère; des siècles après sa construction, la paix qui s'en dégage est encore ressentie. On sait moins qu'il permet aussi les processions et que des bancs y invitent à la lecture ou à l'enseignement. En face de l'entrée du réfectoire, un lavabo peut distribuer l'eau.

Dans le prolongement du transept de l'église, à l'est du quadrilatère et d'orientation nord-sud, s'étend l'aile dite des moines. Au rez-de-chaussée, après la sacristie, la salle capitulaire est le lieu de réunion de la communauté qui s'y retrouve chaque jour après la messe. Son périmètre est muni de bancs sur lesquels s'assoient les religieux par ordre d'ancienneté de profession, entourant l'abbé qui siège contre le mur du fond; en face, de larges baies permettent à ceux qui n'ont pas pu trouver place à l'intérieur de participer à l'assemblée. Tous écoutent la lecture commentée d'un chapitre de la règle bénédictine, d'où le nom donné volontiers à cette pièce. Les supérieurs y exposent les affaires de la maison, les décisions sont prises, les fonctions hebdomadaires distribuées, les admissions prononcées, les manquements à la règle réprimés après confession publique. C'est là que sont élus les abbés. Plus loin, existe ou non une salle assez vaste pour servir aux activités intellectuelles : écriture, lecture, copie, enluminure des manuscrits et pour cette raison appelée *scriptorium*. Chaque moine dispose d'un pupitre de travail. Dans beaucoup d'abbayes, elle sert aussi de bibliothèque. L'étage de cette aile est occupé par le dortoir commun, le vestiaire et les latrines de nuit.



L'ABBAYE CISTERCIENNE SELON BERNARD DE CLAIRVAUX

Programme fonctionnel
des bâtiments du carré monastique
et leur organisation spatiale (le plan-type)

1. Sanctuaire et autel principal.
2. Chapelles du transept et autels secondaires.
3. Sacristie.
4. Escalier des moines.
5. Porte des morts.
6. Cloître haute.
7. Chœur des moines.
8. Banc des malades et des infirmes.
9. Porte du cloître (pour les moines).

10. Chœur des convers.
11. Porte de la ruelle des convers.
12. Narthex.
13. Le préau du cloître avec le puits et le lavabo.
14. L'*armarium*.
15. Galerie de la collatio (banquettes).
16. Salle du chapitre.
17. Escalier de jour vers 18 et 19.
18. Dortoir des moines.
19. Latrines.
20. Parloir ou auditorium des moines.
21. Passage des moines.
22. Salle des moines (*scriptorium*).
23. Salle des novices.
24. Chauffage avec sa cheminée.
25. Réfectoire des moines.
26. Chaire du lecteur.
27. Passe-plats.
28. Cuisine.
29. Réserves.
30. Parloir ou auditorium des convers.
31. Réfectoire des convers.
32. Passage des convers.
33. Cellier.
34. Escalier des convers vers 35 et 36.
35. Dortoir des convers.
36. Latrines.

L'espace des moines
 L'espace des convers

L'aile qui joint perpendiculairement la précédente ne comporte qu'un niveau de plain-pied. Outre la cuisine, le chauffoir est la seule pièce chauffée du monastère; toilette du corps et saignées annuelles y sont pratiquées; on peut aussi graisser ses chaussures, préparer ses encres et... profiter de la chaleur quelques instants. En vis-à-vis de l'église, le réfectoire occupe un large espace afin de recevoir toute la communauté aux heures des repas; le silence n'est rompu que par la lecture prodiguée par un religieux du haut d'une chaire en surplomb prise dans l'épaisseur d'un des murs. Une porte ou une sorte de guichet servant de passe-plat communiquent avec la cuisine immédiatement contiguë.

La quatrième aile eut, selon les périodes et selon les ordres, des fonctions différentes. Elle servit le plus souvent de cellier, c'est-à-dire d'entrepôt de toutes les denrées périssables, vin compris. On y logeait aussi le petit outillage courant. Chez les cisterciens, elle prendra une destination nouvelle en étant principalement affectée aux frères convers.

Noviciat, logis de l'abbé, porterie, hôtellerie, infirmerie ont déjà été évoqués. Pour être complet, il faudrait citer les ateliers artisanaux — boulangerie, menuiserie, forge —, les édifices agricoles — grange, moulin, pressoir/brasserie — ou d'élevage — basses-cours, étables, écuries —, les espaces cultivés — vergers, potagers, jardins médicinaux —, bref tout ce qui abrite ou suscite le travail manuel quotidien des religieux "afin qu'ils n'aient aucune nécessité de courir au dehors, ce qui n'est aucunement avantageux à leurs âmes", comme le précise le chapitre 66 de la règle de saint Benoît.

Mais les principales dispositions d'un tel agencement n'ont pas été prévues par une réglementation quelconque. Elles sont beaucoup plus le fruit de siècles d'observations pragmatiques des nécessités qui s'imposent à tous les hommes et de celles auxquelles les moines acceptent de s'astreindre dans leur quête de Dieu. On ne peut manquer ici de signaler le plan dit de Saint-Gall, dessiné vers l'an 820 à la suite du concile d'Aix-la-Chapelle qui tenta de réformer le monachisme carolingien. C'est une sorte de cité idéale où l'on voit appliquées dès cette époque des idées directrices déjà tellement assurées qu'elles conditionneront jusqu'au XVIII^e s. l'architecture monastique de tous les ordres, y compris le "plan cistercien".

2) DANS L'ESPACE, DES SPECIFICITES CISTERCIENNES AFFIRMEES

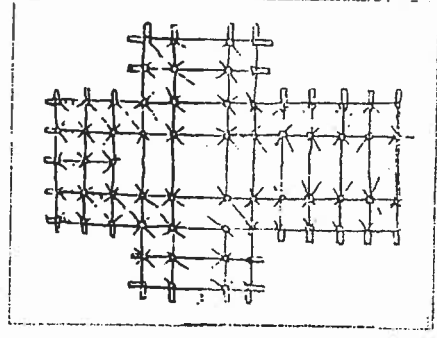
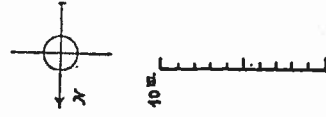
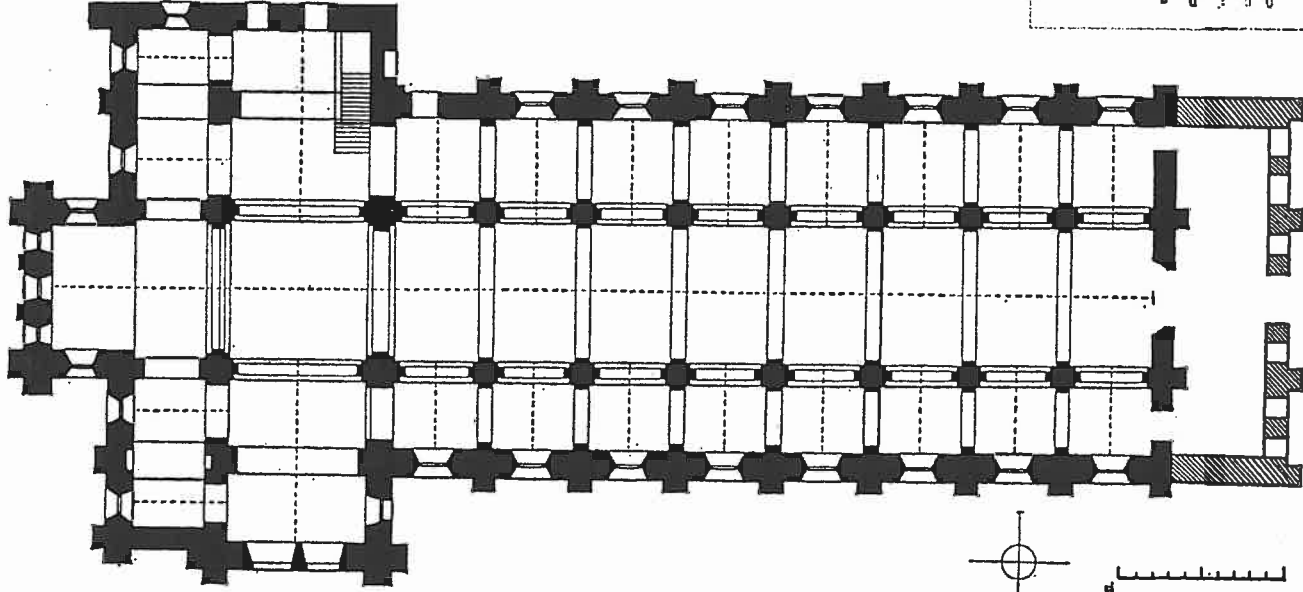
Dans ses grandes lignes, celui-ci a par conséquent été élaboré bien avant l'apparition de Cîteaux. L'ordre n'en a pas moins remanié de manière suffisamment sensible certaines données et imposé de façon relativement uniforme leur application pour qu'on en oublie trop les antécédents et qu'on lui en attribue à tort la paternité exclusive.

Depuis près d'un siècle, une douzaine d'auteurs ont proposé leur vision du plan cistercien type à l'occasion de travaux sur l'architecture des moines blancs. Celui d'Aubert occupe la première page du second volume de son ouvrage², celui de Dimier a connu plusieurs versions successives³ et a été repris ici ou là⁴; tout récemment, J.-F. Leroux lui a ajouté une partie de la

² AUBERT (M.), DE MAILLÉ (Mme), *L'architecture cistercienne en France*, t. II, Paris, 1943, n.p.

³ DIMIER (A.), *Recueil de plans d'églises cisterciennes*, Aiguebelle-Paris, 1947, p. 16.— *L'art cistercien*, La Pierre-qui-vire, 1962, p. 41.— *Les moines bâtisseurs*, Paris, 1964, p. 49.

⁴ Par exemples : SCHNEIDER (A.), *Die Cistercienser, Geschichte, Geist, Kunst*, Köln, 1974, p. 69.— BRAUNFELS (W.), *Abendländische Klosterbaukunst*, Köln, 1978, p. 124.— HERVAY (F.), *Repertorium historicum ordinis cisterciensis in Hungaria*, Roma, 1984, p. 235.



roisième dimension qui lui manquait en figurant les étages⁵. Une présentation globale commentée a été esquissée⁶.

On pourrait aisément imaginer une version encore plus poussée, incluant les élévations d'une église bernardine et, au-delà du quadrilatère régulier proprement dit, l'ensemble des annexes réparties à l'intérieur de l'enceinte. Ce faisant, le procédé trouverait en lui-même sa propre limite, dès lors que seraient dessinés des agencements moins stéréotypés et de plus en plus théoriques, nonobstant toute évolution après l'âge d'or de Cîteaux. Pour l'heure, mieux vaut s'en tenir à une analyse des particularités proprement cisterciennes de ce plan à l'époque du plein essor de l'ordre, *grosso modo* dans la seconde moitié du XII^e s.

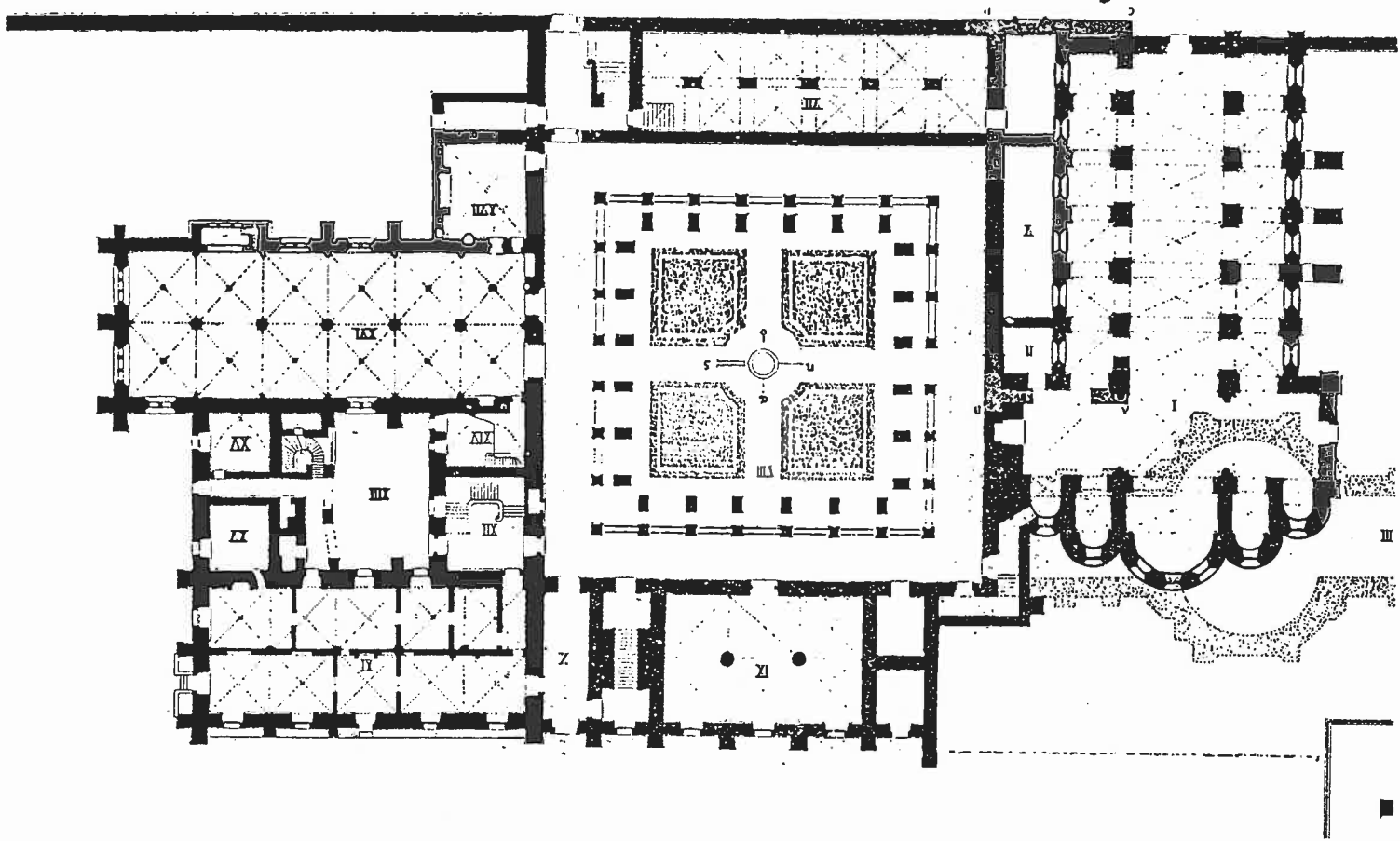
Assurément, ces spécificités ont, peu ou prou, étendu leur champ d'application à l'ensemble du bâti abbatial. Mais nombre de questions restent à ce jour sans réponse suffisante. Dans quelle mesure par exemple la distance de principe prise un temps par Cîteaux avec les études intellectuelles s'est-elle traduite sur le terrain par l'absence de *scriptoria* dont on sait que des emplacements furent d'abord occupés par des noviciats ? Cela dit, le plan bernardin appliqué aux églises, l'aménagement nouveau de l'aile occidentale pour les convers et la place majeure tenue par l'eau dans la disposition des bâtiments sont indiscutablement les trois traits caractéristiques, tour à tour spirituel, social et technique, les plus cisterciens de tous.

La découverte de la notion de plan bernardin constitue l'une des principales avancées de l'histoire architecturale cistercienne. Plusieurs auteurs avaient remarqué depuis longtemps la parenté de plans de nombreuses abbayes de l'ordre, dont Clairvaux édifée à partir de 1135 était le prototype et Fontenay le porte-drapeau le mieux conservé : croix latine toute en orthogonalité, chevet peu saillant et paires de chapelles latérales à chevets plats alignés, nef centrale avec collatéraux dans l'axe des deux chapelles adjacentes au chœur, emploi de modules de base pour tout l'édifice. A partir du cas d'Himmerod, illustré par un texte explicite et des fouilles sur le terrain, Esser put y déceler vers 1953 l'influence des idées de saint Bernard.

Depuis cette date, les études d'archives et les recherches archéologiques ont révélé une quantité encore plus importante de plans bernardins. Cette notion est néanmoins à relativiser dans l'espace et dans le temps. Le poids des traditions locales a souvent renforcé ou atténué le message de l'abbé de Clairvaux. Ainsi, conformément à un usage séculaire, presque toutes les abbayes cisterciennes des îles britanniques ont-elles un chevet plat; mais en Espagne, les absides sont courantes. En France, les chevets plats dominent, sauf dans les pays d'oc.

Les origines de ce plan restent encore mal cernées. Les travaux ayant porté sur les églises cisterciennes les plus anciennes, conservées ou fouillées comme Stena I ou Altenberg I, montrent qu'il n'y eut pas au début une volonté affichée de l'ordre de créer une architecture et donc un plan spécifique. Mais que les partis architecturaux bourguignons du second quart du XII^e s. ont tôt rejoint la volonté de simplicité de saint Bernard, telle qu'on la trouve exprimée dans son *Apologie* dès 1125 puis réaffirmée par le fameux statut dit de 1134, en réalité des années 1151-52, édicté sans doute plus à titre préventif que comme norme absolue. C'est probablement bien davantage par ses multiples disciples envoyés dans tous les pays que Bernard eut une influence pratique sur les constructions des abbayes de l'ordre, de son vivant déjà, plus encore dans la seconde moitié du XII^e s. et même au-delà.

⁵ LEROUX (J.-F.), GAUD (H.), *Les abbayes cisterciennes*, Paris, 1998, p. 52.
⁶ VITTI (G.), *Architettura cistercense, Fontenay e le abbazie in Italia dal 1120 al 1160*, Firenze, 1995, p. 34-40, ill.



La dimension spirituelle de ce plan ne saurait faire de doute. La volonté de simplification technique, fonctionnelle et artistique se révèle en plein accord avec les idéaux cisterciens de quête de Dieu, de pauvreté et de dépouillement. Saint Bernard, s'exprimant en religieux épris d'ascétisme, veut avant tout aider le moine à s'élever. L'église, "atelier de prières" tout en rectitude de formes, doit être la matérialisation de la *rectitudo* à suivre pour accéder à Dieu dans l'application stricte de la règle de saint Benoît.

Quitte à payer ces principes d'une rupture avec les immenses abbatales bénédictines à abside, absidioles, grand déambulatoire et orgueilleux clochers. A Cîteaux, un édifice de taille raisonnable, un sanctuaire peu saillant pour un officiant le plus souvent unique, peu de chapelles latérales dès lors qu'il n'y a guère de moines prêtres, point de larges dégagements pour les processions, un petit campanile à usage interne, parfois même pas de porte d'accès pour les fidèles dont ce n'est pas vraiment la place. C'est toute la volonté de réforme spirituelle des cisterciens qui transparaît à travers leurs églises des années 1135-1185.

On ne peut affirmer avec autant de certitude qu'ils furent animés d'un souci aussi appuyé de réforme de la société. Sans doute voulaient-ils que le plus grand nombre d'âmes vinsent à Dieu. Mais c'est probablement beaucoup plus sous les effets conjugués de la forte expansion démographique affectant l'Occident à partir du milieu du XI^e s. et de la nécessité de disposer d'une abondante main-d'œuvre peu coûteuse pour mettre en valeur leurs immenses domaines que les cisterciens vont donner une dimension nouvelle à l'institution des frères convers qu'ils n'ont pas inventée. Ce faisant, sans pour autant renoncer au travail manuel, les moines de chœur purent plus commodément se consacrer à la louange de Dieu.

Sans le rôle obscur de ces convers, Cîteaux n'aurait pas connu le succès qui fut le sien. Il est assurément difficile de déterminer avec exactitude les parts respectives des motivations qui poussèrent ces paysans à se donner en très grand nombre à l'ordre au XII^e s. Systématiquement affranchis de leur éventuel statut de serfs, ils acquerraient une liberté juridique. Les enceintes abbatales leur offraient aussi un double gage de considération sociale et de salut éternel. Et plus encore une sécurité matérielle, faite de pain chaque jour, d'un toit chaque nuit et d'un vêtement toute l'année.

Hommes de la terre, voués au travail des champs, ils résidaient le plus souvent dans les exploitations agricoles ou granges qui quadrillaient le patrimoine foncier abbatial. Les convers des fermes éloignées ne rentraient au monastère que le dimanche et à l'occasion des fêtes religieuses. Ceux des granges proches y dormaient chaque soir. Comme leur effectif se compta bientôt par plusieurs dizaines, dépassant même parfois une ou deux centaines par abbaye, il fallut bien résoudre le problème posé par leur logement.

La solution fut de leur affecter, en la remodelant entièrement, l'aile occidentale du quadrilatère, jusque-là peu densément utilisée par des fonctions d'abri et de stockage. A chaque monastère de moines, Cîteaux ajouta ainsi à l'intérieur d'une même l'abbaye un monastère de convers. Le cellier subsista au rez-de-chaussée, mais fut repoussé vers l'extrémité. Au-delà d'un passage, un second réfectoire réservé aux frères vint désormais jouxter l'autre côté de la cuisine. Et un étage servant de dortoir occuper le nouvel étage dont cette aile fut partout pourvue. Un couloir voûté ou une petite cour rectangulaire, connus sous le nom de ruelle des convers et bordant la galerie adjacente du cloître, leur permirent de se rendre dans la partie basse de l'église qui leur était réservée par une porte pratiquée dans le gouttereau de la dernière travée du collatéral. L'originalité d'une telle distribution constitue une deuxième caractéristique majeure du plan cistercien.

La troisième résulte de la place, fondamentale, tenue par les agencements hydrauliques et les nombreuses conséquences qu'ils imposèrent au bâti. Voici une quarantaine d'années, on a beaucoup prêté de progrès agricoles et techniques aux cisterciens, allant même jusqu'à les considérer comme les principaux moteurs de la révolution des XII-XIII^e s. En fait, ils furent avant tout les diffuseurs des innovations qu'ils rencontrèrent un peu partout, puis qu'ils surent étendre au mieux grâce à leurs réseaux. Leur rôle propre dans la maîtrise de l'eau fut néanmoins déterminant, comme l'ont montré les travaux conduits depuis quinze ans⁷.

Dans les cas les plus extrêmes, lorsque les conditions naturelles des sites initiaux qui leur avaient été cédés étaient réellement insurmontables, les moines n'hésitèrent pas à transférer peu après leurs monastères en des lieux plus favorables. Là, leurs très nombreux toponymes hydrographiques — Aigue/Eau, Font, Val — montrent sans ambiguïté leur volonté de mettre l'eau à leur service.

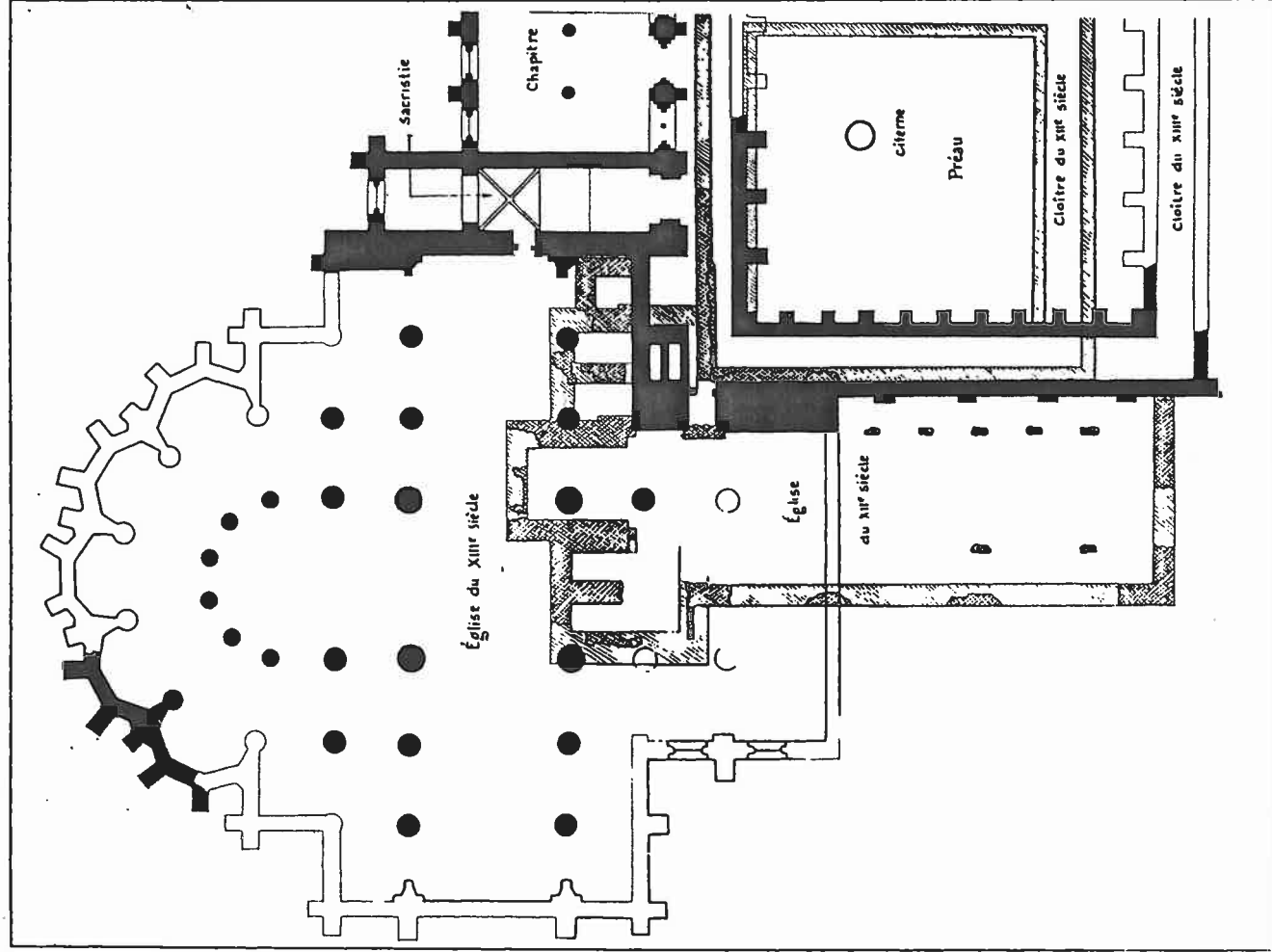
On se bornera à évoquer la complexité, pour ne pas dire la sophistication, des aménagements qu'ils mirent en place autour de chacune de leurs abbayes. Les enquêtes menées systématiquement sur ce sujet sont révélatrices. Partout, ils trouvèrent les solutions les plus rationnelles en domestiquant, au sens littéral du terme, la nature. Comment ne pas citer ici les réalisations exemplaires du canal d'Obazine, accroché à flanc de montagne sur près de 2 km, et celle de la Cent-Fonts, apportant l'eau à Cîteaux par une dérivation artificielle de plus de 10 km ? Sans compter les chapelets d'étangs, les captages de sources et autres systèmes plus élaborés, toujours parfaitement adaptés à chaque cas.

De fait, les aménagements des sites sont d'une étonnante variété. Les rebords de terrasses sont les plus fréquents; comme à Cîteaux, un bief génère une chute sur laquelle deux moulins furent édifiés. Une bonne disponibilité en terrains plats fait des confluent des emplacements propices à la construction des locaux et bien fournis en eau; à Fontenay, deux digues barrent les vallons, créent des réservoirs de retenue et mettent les bâtiments à l'abri. Quand ils n'avaient pas le choix, à Fontfroide par exemple, les moines rejetèrent le cours d'eau contre un des versants pour libérer l'espace nécessaire et y créer une terrasse artificielle. Bref, on constate partout un étonnant pragmatisme dont le résultat, toujours identique, est d'amener aux portes des monastères l'eau en quantité et en régularité voulues.

Dans l'enceinte même, les tracés des réseaux d'adduction et plus encore d'évacuation conditionnent largement les implantations du bâti. Une archéologie récente a prouvé çà et là une mise en place de ces réseaux avant toute construction. D'une manière générale, le collecteur majeur borde l'aile opposée à l'église, dessert les latrines des moines et celles des convers avec les cuisines et le réfectoire entre les deux, puis peut se prolonger jusqu'à l'hôtellerie et à la porterie. Un canal plus petit s'y rattache pour évacuer les eaux du lavabo installé dans le cloître. Les eaux pluviales sont partout recueillies avec soin. Les ateliers de forge et les moulins sont au bord de la chute qui anime les roues destinées à battre les fontes et à mouler les grains. Avant de quitter l'enceinte, un vivier rend un ultime service. Il faudrait pouvoir rapporter ici la célèbre description de Clairvaux au XIII^e s. énonçant en termes dithyrambiques les innombrables faveurs prodiguées par l'eau.

De fait, il n'est aucun site cistercien qui ne soit pas truffé de souterrains, canaux et tuyauteries en tout genre. De là aussi, la réutilisation par l'industrie naissante du milieu du XIX^e s.

⁷ Ainsi dans *L'hydraulique monastique, milieux, réseaux, usages*, [Actes des] rencontres à Royaumont, [juin 1992], Grâne, 1996, occupent-ils à eux seuls la moitié du volume.



de certaines abbayes bien pourvues en énergie hydraulique : la papeterie de Fontenay est l'exemple le plus connu, à côté de dizaines de filatures, comme Royaumeont ou Fontaine-Guéraud; et, indirectement, la survie de bâtiments qui eussent été démolis s'ils n'avaient pas été réemployés.

En allant un peu plus loin, on trouverait assurément d'autres caractères cisterciens, moins affirmés sans doute mais également significatifs de la spécificité des lourds apports de Cîteaux au plan monastique légué par les siècles l'ayant précédé; ainsi l'absence de logis abbatial distinct dans les abbayes du XII^e traduit-elle une volonté de symbiose entre la fonction d'abbé et la communauté. Dans ces conditions, l'expression "plan cistercien", pour fausse qu'elle soit globalement, n'en comporte pas moins certains éléments de véricité.

3) DANS LE TEMPS, DES MODIFICATIONS MATERIELLES DIVERSEES

Cîteaux ne pouvait toutefois pas échapper à l'implacable loi de la fuite du temps. Malgré sa farouche volonté de retrait du siècle, aussi fermes qu'aient été les fondements de ses institutions, l'inevitable évolution du monde extérieur, du progrès des techniques de construction, des goûts et des aspirations des hommes devait fatalement avoir des répercussions sur le plan cistercien.

Si le XIII^e témoigne du plein épanouissement de l'ordre qui renouvelle profondément son premier bâti, les calamités du siècle suivant ne l'épargnent pas. Après 1450, un Cîteaux nouveau émerge et essaie d'adapter ses édifices à l'esprit de la Renaissance, jusqu'aux guerres de Religion et de la première moitié du XVII^e. Commence ensuite l'époque des grandes reconstructions classiques, ininterrompues jusqu'à la Révolution. Que reste-t-il alors des plans cisterciens semés à travers l'Europe six siècles plus tôt ?

Bernard venait à peine de mourir, en 1153, qu'immédiatement la communauté de Clairvaux mit à bas le petit chevet plat de son abbatiale pour lui substituer, à l'issue de vingt ans de travaux, un vaste déambulatoire semi-circulaire commode pour les pèlerins se pressant autour du tombeau du saint tout juste canonisé. Mais, c'est à cause du mouvement général qui se développa avant même la fin du XII^e puis s'étendit pendant presque tout le XIII^e que le plan cistercien connut une première et profonde évolution. Ce siècle correspond au spectaculaire essor des effectifs, de la puissance économique et des moyens financiers de l'ordre, à l'apparition puis au développement du nouvel art gothique et d'une sensibilité architecturale différente venue d'Ille-de-France. Peu à peu, les cisterciens se laissèrent gagner par la *libido aedificandi*, ou fureur de construire, qu'ils avaient pourtant si vivement reprochée aux clunisiens.

Les travaux menés sur les abbatiales permettent de connaître les modalités et les étapes de cette évolution. Très tôt, les dimensions modestes des églises bernardines devinrent un carcan. Le nombre des moines et des convers augmentant, il fallut allonger d'autant les nefs encore inachevées, comme à Foigny ou Obazine. Avec plus de moines prêtres, la quantité des autels et des chapelles dut être accrue, de chaque côté du chœur puis autour du transept qui se mirent à bourgeonner, à Cîteaux ou Preuilly par exemple. Si bien que peu à peu on en vint à reconstruire partiellement en fonction de ces nouvelles exigences et, déjà, d'un certain souci de paraître. Comme Clairvaux II, Pontigny II se dota d'un chœur avec déambulatoire semi-circulaire et chapelles rayonnantes. Morimond II inaugure et exporte au-delà du Rhin un nouveau type de plan avec déambulatoire rectangulaire ouvrant sur de nombreuses chapelles latérales et respectant le

chevet plat cher aux cisterciens, comme le note Villard de Honnecourt dans son célèbre Album. Nombre d'églises se doublent d'un second corps rectangulaire vers l'est qui en accroît notablement les dimensions; ainsi Fontains III, Les Châtelliers-en-Câtaine II. Plus rarement, la même démarche s'applique en élévation : de Villelongue I, les moines conservent le plan, gardent les gouttereaux à mi-hauteur et montent par-dessus une église gothique plus haute et mieux éclairée.

L'aboutissement d'une telle logique était prévisible. Vint bientôt le temps des cathédrales cisterciennes, souvent édifiées en même temps que celles des cités épiscopales voisines dont l'évêque était quelquefois un ancien moine de l'ordre. Les plus riches abbayes rasent purement et simplement leurs petites églises bernardines et construisent à la place de véritables vaisseaux dont l'ampleur au sol, la hauteur et les partis architecturaux sont ceux de leurs modèles urbains, à quelque recherche de dépouillement visible près. Longpont II sert de modèle à Ourscamp II et Royaumont. Vaucelles II/III est un édifice de 132 m de long. A Vauclair, vingt-cinq ans de fouilles ont permis de retrouver sous les substructions de la grande abbatiale gothique celles de la petite église bernardine romane. Même chose à Altenberg. En Languedoc, Valmagne II et son style français remplacent un Valmagne I dont on ne sait pas grand-chose. Ce mouvement de reconstruction fut sans doute beaucoup plus large qu'on ne l'a supposé : les enquêtes en cours apportent régulièrement de nouveaux exemples. Il est très probable que Belleperche et Grandselve obéissent à ce schéma.

On commence à mieux percevoir que cette folie de bâtir toucha aussi les autres lieux réguliers. L'abbaye bourguignonne de Reigny choisit de conserver son abbatiale romane, mais édifia une aile des moines et un réfectoire entièrement neufs, à l'extérieur du premier quadrilatère ; la juxtaposition de ces deux monastères d'ampleur différente est nettement perceptible sur un plan général. Vauclair construisit, parallèlement au premier qui fut ensuite démoli, un deuxième immense bâtiment des convers, un cloître plus vaste et une nouvelle aile des moines. Ce sont là des réalisations extrêmes qui firent en quelque sorte exploser le périmètre initial.

Plus souvent, les abbayes se bornèrent à ajouter au bâti ancien un certain nombre d'annexes, révélatrices de l'évolution des réalités internes de l'ordre. Ainsi l'allongement spectaculaire de l'aile des moines à Bonport ou aux Vaux-de-Cernay traduit-elle probablement l'accroissement de l'effectif monastique à une époque où les architectes royaux ne donnent qu'une aile plus courte aux convers de Royaumont pour des raisons inverses. Les abbés sont devenus de grands personnages : au Landais ou au Val, ils habitent désormais une chambre à part, en saillie sur l'aile orientale, au-dessus de la sacristie elle-même rallongée; à Royaumont, à Chaalis, ils disposent d'une chapelle particulière tout à côté. L'ouverture au monde se traduit par l'édification de nouvelles porteries et surtout d'hôtelleries plus grandes, comme à Barbery ou Silvacane; de vastes infirmeries accueillent aussi bien moines malades que laïcs au soir de leur vie, à Cîteaux et Ourscamp par exemple; des chapelles funéraires sont ajoutées aux bas-côtés ou devant les façades des églises aux frais de quelques riches familles. Certaines grandes abbayes, en fermant sur eux-mêmes ces nouveaux bâtiments, se dotent d'un deuxième cloître.

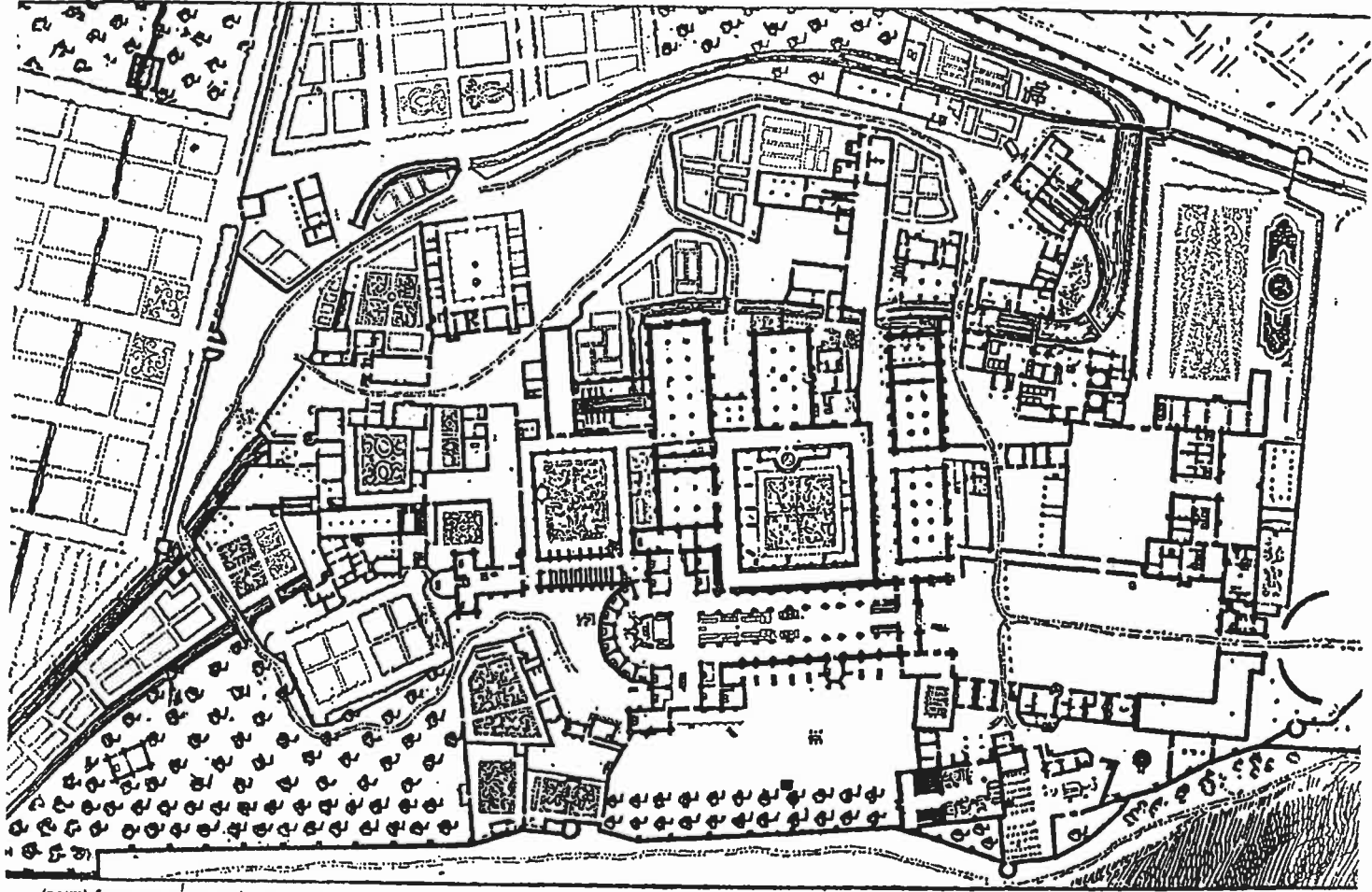
C'est dans ce contexte général qu'il faut replacer la question de la perpendicularité des bâtiments par rapport au quadrilatère originel. Le fait a été noté depuis longtemps pour les réfectoires masculins qui, de ce fait, sont toujours représentés selon cette disposition dans les plans types. Dimier avait déjà constaté qu'en réalité, les parallèles étaient à peu près aussi nombreux que les perpendiculaires. Une statistique plus appuyée confirme cette donnée et permet de l'affiner. Plus petits, les réfectoires parallèles sont plus fréquents dans les abbayes du XII^e s. ou/et à la topographie exigeante, comme Sénanque. Ceux perpendiculaires sont plus grands et

datent surtout du XIII^e s., à Belleperche par exemple. Dans les monastères construits d'un seul jet tel Royaumont, cette orthogonalité permet de disposer d'une vaste salle sans avoir à allonger démesurément l'aile correspondante du cloître et, ainsi, le quadrilatère tout entier. Cet aspect du plan cistercien mérite encore enquête plus approfondie et à élargir aux deux autres ailes, à l'évidence moins touchées par le procédé. Mais comment ne pas voir les mêmes motivations dans la profondeur perpendiculaire donnée à certains chapitres, comme celui de Fountains, voire, mais plus rarement, de certaines ailes des convers, à Fontmorigny entre autres ?

Cela dit, la maladie de la pierre dont souffrirent les cisterciens du XIII^e s ne tarda guère à s'essouffler, surtout après 1260 en France d'oïl du moins, plus tard ailleurs, par les coûts exorbitants des entreprises projetées. Elle explique sans doute le paradoxal endettement à cette époque de nombreuses abbayes pourtant riches. Ça et là, les chantiers s'arrêtèrent, faute de moyens financiers. L'ambitieuse communauté de Vauclair ne put doter la nef de son immense seconde église que de deux travées et paraît bien n'être jamais parvenue à (ré)édifier l'aile sud de son quadrilatère. Cercanceaux II ne fut jamais achevée. Ce repli s'amplifia vers la fin du XIII^e, même en pays d'oc. Si La Chalade II suit encore le plan bernardin, ses nefs sont singulièrement plus courtes. Construite vers 1280, Beaulieu-en-Rouergue II n'a plus qu'une seule nef, même chose pour l'abbatiale tardive de l'Abbaye-Nouvelle, dépourvue par ailleurs de transept. Et ceci en dépit de quelques sursauts : Noirlac refait une partie de son cloître en intégrant l'espace devenu inutile de la ruelle des convers; celui de Villelongue s'orne de subtils feuillages sous les ciseaux d'artistes locaux. Les autres pays européens connurent la même évolution, avec un retard plus ou moins prononcé.

Bref, c'est un plan cistercien remanié, rendu plus complexe par des adjonctions et des amputations d'opportunité ou de nécessité, que lègue l'âge d'or aux siècles suivants. A partir du milieu du XIV^e, l'histoire de ce bâti n'échappe pas au lot commun, fait d'une succession de périodes plus ou moins défavorables. Les catastrophes qui s'abattent sur l'Europe — guerre de Cent ans, épidémies de pestes, bandes de pillards — ajoutent bientôt leurs effets à ceux de l'effondrement du recrutement des convers puis des moines, de la dispersion de nombreuses communautés, de la baisse des revenus fonciers et de l'accroissement des pressions fiscales. Les soldatesques anglaise, française et bourguignonne, les grandes compagnies investissent, dévastent puis campent dans certains monastères qui deviennent de véritables bases de départ d'opérations militaires ou de coups de main, surtout entre Loire et Garonne. Pendant dix, vingt ou même trente ans, les lieux réguliers vides de religieux sont livrés au pillage en règle des habitants voisins qui s'y approvisionnent à bon compte en matériaux de construction. Dans de telles conditions, on comprend qu'il sera à jamais impossible de dresser un bilan exact des destructions perpétrées durant un siècle dans des abbayes plus ou moins exposées aux dangers de ce temps.

Quand la paix revient, un monde nouveau est né. L'ordre cistercien du Moyen-Age finissant n'a plus rien à voir avec celui qu'on a coutume de décrire. Plusieurs traits caractéristiques vont influencer l'évolution de son bâti. La plupart des communautés sont réduites à une ou deux dizaines de religieux qui n'ont plus besoin de lieux réguliers aussi grands. Elles cessent d'en occuper une partie qui, sans entretien, se ruine peu à peu. Ainsi les offices à petit effectif se tiennent-ils plus haut dans l'église, parfois même dans la croisée réaménagée à cet effet; sans utilité, les nefs sont progressivement abandonnées. Les moines prennent leurs aises : le dortoir commun est divisé en chambres individuelles; une petite salle à manger chauffée remplace l'immense et glacial réfectoire que l'on n'hésite guère à utiliser à des fins agricoles ou autres. Il n'y a pour ainsi dire plus de convers. Leur aile connaît les transformations les plus radicales : destruction pure et simple, réaménagement à buts utilitaires ou transformation en logis abbatial. Des domestiques des deux sexes sont logés à l'intérieur des lieux réguliers. La basse-



Clairieux, plan de l'Abbaye (ill. 13)

cour et les granges sont confiées à des tenanciers laïcs. De tout cela, Simon, abbé de Balerne, visitant les abbayes de Savoie en 1486, dresse l'implacable constat.

Considérablement diminué dans ses forces vives, l'ordre de Cîteaux ne compte désormais plus suffisamment d'hommes de qualité pour occuper les fonctions abbatiales. Il est obligé d'admettre qu'un abbé sorti de son sein puisse diriger plusieurs abbayes à la fois. Les fréquentes querelles intérieures contraignent de plus en plus le pouvoir politique à nommer des administrateurs chargés de remettre en rapport puis de gérer les temporels fonciers susceptibles d'assurer les indispensables revenus. On connaît, pour la France, le terme de cette évolution avec l'officialisation du principe de la commende par le concordat de Bologne en 1516, contre lequel l'ordre de Cîteaux mènera un combat perdu d'avance. Se coupant peu à peu de leurs communautés mais résidant encore sur place, les ultimes abbés réguliers ou les premiers commendataires se font construire un logis particulier avec tout le train requis par leur rang. Nombre d'ailes des convers sont ainsi transformées en appartements abbatiaux, ou simplement rallongées par un nouveau corps, comme à Cadouin ou à L'Étoile. A Clairmont, à Élan, un petit château cantonné de tourelles est édifié à côté des lieux réguliers.

Toutes ces transformations se font naturellement dans le style de l'époque. En partie détruite, les nefs du Relecq ne sont pas réédifiées, mais le chœur est rallongé, surélevé et doté d'une grande verrière. L'abbatiale des Châtelliers-en-Ré est amputée de ses collatéraux, sa nef est réduite à deux travées, les autres fondations servent à remonter une église adaptée aux besoins du moment tout en réemployant les matériaux de l'ancienne, y compris certains éléments d'architecture. Les exemples de cette nature abondent. Contributions matérielles à la remise en état puis sources de revenus, les chapelles funéraires familiales se multiplient. Ici ou là, on supprime les vétustes hôtelleries médiévales pour les remplacer par des édifices adaptés à l'esprit du temps. Enfin, nombre d'abbayes se dotent de jardins d'agrément à l'italienne. La rigueur bernardine est décidément bien loin.

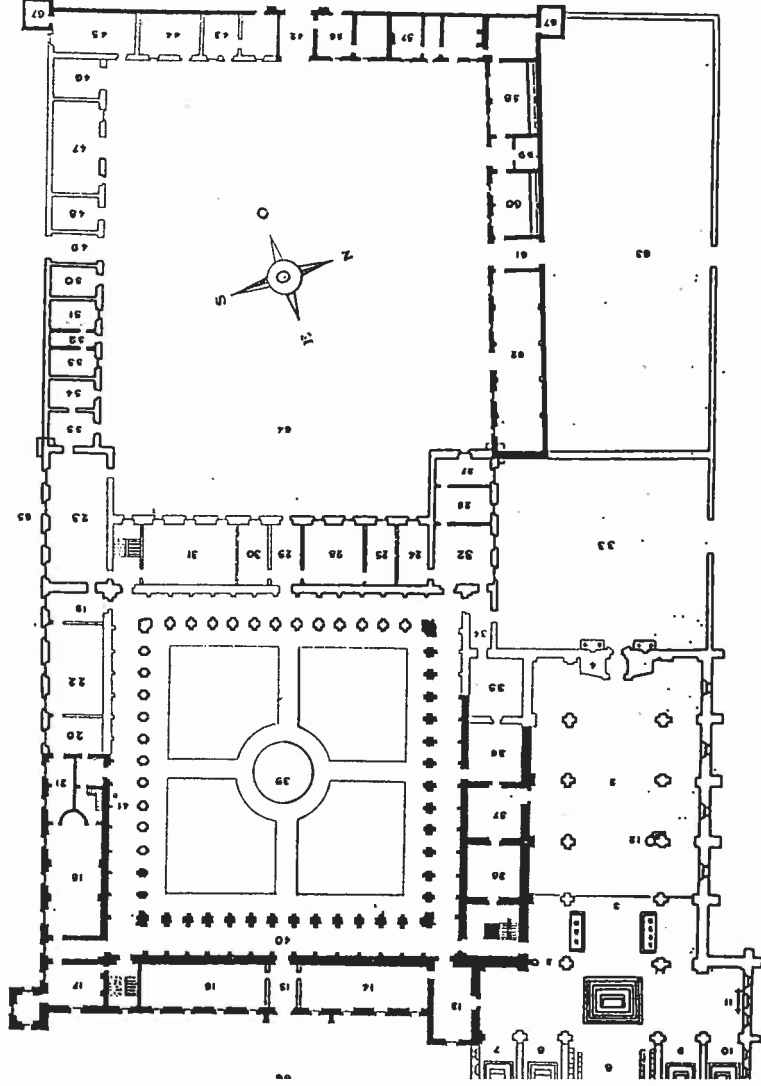
En somme, jusqu'aux guerres de Religion, les XV^e et XVI^e s. juxtaposent de manière assez étonnante le rétrécissement des communautés et de certains lieux réguliers médiévaux délaissés voire détruits, à côté de la construction de bâtiments ou de réaménagements dus à des acteurs et à des goûts nouveaux nés de la Renaissance. Les guerres de la première moitié du XVII^e retardent ensuite pendant un demi-siècle les débuts d'une troisième et dernière époque dans l'histoire d'un plan de moins en moins cistercien.

Sans mésestimer certaines particularités nationales parfois lourdes, le cas français illustre relativement bien une évolution générale qui dépasse de beaucoup le cadre désormais étriqué de Cîteaux. Pendant un siècle et demi, deux faits vont dominer l'évolution du bâti de l'ordre. Réduites à quelques religieux, la plupart des communautés ont des abbés nommés par le pouvoir, résidant de moins en moins dans le ou les monastères qu'ils tiennent en commende et rechignant à entretenir les lieux réguliers pourtant à leur charge. Des cascades de procédures interminables amplifient la ruine des édifices médiévaux et rythment les campagnes de reconstructions classiques.

Celles-ci résultent du contexte global de l'époque : une paix moins instable s'étend à de nombreux pays, les moyens de communication s'améliorent, un durable accroissement démographique suscite à nouveau une faim de terre qui favorise les grands propriétaires fonciers. Avec leurs milliers d'hectares sous-exploités, les abbayes cisterciennes sont du nombre. Les baux avantageux se multiplient et procurent de solides revenus. En France, ceux-ci s'accroissent des ressources forestières gérées plus rationnellement depuis les grandes ordonnances de Colbert. Les

LÉGENDE

1. Eglise.
2. Partie des fidèles.
3. Grille de séparation.
4. Orgue.
5. Bénitier des religieux.
6. Chœur des religieux.
7. Chapelle de la Sainte-Vierge.
8. Chapelle Saint-Martin.
9. Chapelle Saint-Jean-Baptiste.
10. Chapelle Saint-Benoît.
11. Tombeau des Comtes de Foix.
12. Chaire.
13. Sacristie.
14. Salle Capitulaire.
15. Passage.
16. Grande salle.
17. Chauffoir.
18. Réfectoire.
19. Dépense.
20. Lingerie.
21. Office.
22. Cuisine.
23. Boulangerie.
- 24, 25, 26, 27. Chambres des étrangers.
28. Salon de compagnie.
29. Passage.
30. Accès de la cave.
31. Salle à manger.
32. Infirmerie.
33. Cour de l'église.
34. Entrée.
35. Bibliothèque.
36. Cour.
37. Archives.
38. Cour.
39. Cloître.
40. Préau.
41. Lavabo.
42. Entrée.
43. Chambre de J. Pellissier.
44. Chambre pour domesl. étrangers.
45. Magasin.
46. Menuiserie.
47. Remise.
48. Orangerie.
49. Entrée sur la terrasse.
50. Chambre du garde-terre.
- 51, 53. Chambres de domestique.
52. Cabinet.
54. Chambre de domestique.
55. Vestibule.
56. Porter.
57. Appartement du Syndic.
58. Ecurie des chevaux étrangers.
59. Chambre du domesl. de l'Ecurie.
60. Ecurie des chevaux de la Maison.
61. Passage.
62. Tinal.
63. Cour de la ménagerie.
64. Grande cour.
65. Terrasse.
66. Potager.
67. Pigeonniers.



quarts de réserve institués en faveur de la marine royale vont, un demi à un siècle plus tard et après accord de l'administration centrale, financer un peu partout d'ambitieux projets.

L'Ancien Régime est l'époque où les logis abbatiaux prennent progressivement des allures de palais; rares sont les monastères échappant à ce constat. Afin de marquer leur droit et leur rang, parfois pour y loger leur intendant et toujours pour y percevoir leurs revenus, les commanditaires se font presque partout construire un pavillon au bel ordonnancement classique, comme à Fontenay ou Reigny, à proximité des lieux réguliers qui ont fait l'objet d'un partage minutieux avec les moines. La distance mise souvent sur le terrain entre les deux quartiers, de l'abbé et de la communauté, traduit de manière visible celle de deux institutions désormais séparées sinon antagonistes. Certains logis sont de véritables châteaux comme ceux de La Ferté et d'Ourscamp. Leur architecture est fréquemment à la pointe de la mode : que l'on songe à la superbe villa palladienne que fait achever de construire en... 1789 l'abbé de Royaumont. Des dynasties d'architectes, comme les Gombert dans les Flandres, se spécialisent dans les bâtis monastiques, tous ordres confondus.

Les locaux occupés par les religieux connaissent la même évolution. Quelquefois, la reconstruction intégrale d'un monastère s'accompagne d'un transfert de site, de plusieurs kilomètres à Boulbonne, ou de quelques hectomètres à Tamié. A Fontmorigny, après démolition du bâti médiéval, tout le quadrilatère est réédifié à neuf en une dizaine d'années vers 1730. Le plus souvent, on abat les vieux bâtiments et on reconstruit aile après aile sur leurs fondations, parfois élargies et allongées pour des raisons de commodité, comme à Belleperche. Dans le pire des cas, on se contente de reprendre voire de rhabiller les façades. Il n'est à peu près aucune abbaye, aussi modeste soit-elle, qui échappe à l'un de ces canevases. D'une ampleur raisonnable, mais toujours soucieuse des alignements, parallélismes, symétries et autres perspectives classiques, sont les reconstructions des maisons jouissant de revenus ordinaires; Valloires en est le plus bel exemple conservé, les galeries de Trois-Fontaines et leurs pavillons sont d'un charme exquis. Mais s'agissant de monastères de haut rang ou riches, on tombe vite dans la démesure : le grand cloître tardif de Clairvaux s'allonge sur 140 m de long, l'aile de Cîteaux réalisée ne représente que la dixième partie d'un projet gigantesque qui aurait enserré l'église et la vieille abbaye au centre d'un rectangle de bâtiments identiques de 220 x 140 m articulés autour de quatre cloîtres ~~à l'ouest, à l'est, à l'ouest, à l'est~~. Aussi l'histoire bégaye-t-elle çà et là, cinq siècles plus tard, par l'inachèvement de tels chantiers trop dispendieux.

Malgré ces errements, remarquable est la continuité dans l'occupation des espaces monastiques par rapport aux traditions séculaires. En cas de reprises partielles, comme à Noirlac, cela ne saurait surprendre : le rez-de-chaussée médiéval de l'aile des moines garde sa distribution même si le dorsoir à l'étage se transforme en chambres particulières. S'agissant de reconstructions plus poussées, le constat est souvent le même : malgré la présence de plusieurs salons et même d'une salle de billard, le plan restituable de Fontmorigny montre que le nouveau chapitre est sur l'emplacement de l'ancien, que le réfectoire et la cuisine n'ont pas changé d'aile. Le plan du monastère entièrement neuf de Boulbonne II des années 1652-1742 s'articule toujours autour d'un quadrilatère central s'appuyant sur une petite église à plan bernardin, aile des moines et aile du réfectoire.

Rares sont les atteintes pratiques dans les bâtiments essentiels, comme la bibliothèque de Morimond campée sur les deux dernières travées ruinées de l'église. On comprend sans peine que les moines de l'Alpine Hautecombe installent leurs nouveaux appartements dans l'aile méridionale ensoleillée toute la journée plutôt qu'à l'est, face au jac, à l'ombre dès la fin de la matinée. Et nulle part, on ne reconstruit une aile pour des convers qui n'existent plus. Les églises médiévales

conservées sont souvent amputées de leurs parties les plus ruinées, chœur et transept à La Bénisson-Dieu, nef principale à Avey; les abbataies entièrement nouvelles sont plus petites, mieux en rapport avec les faibles effectifs. Enfin, moins de rigueur est de mise hors du quadrilatère régulier. Un plan comme celui de Clairvaux dressé en 1708 montre la complexité des bâtiments accumulés au fil du temps; mais le noyau des lieux réguliers a encore largement conservé son agencement traditionnel.

Si bien qu'en fin de compte, malgré d'amples transformations et de nombreuses adjonctions, on retrouve presque partout à la veille de la Révolution un canevas d'aménagement général qui suit encore les grandes lignes du plan cistercien du XII^e s. et, plus encore, les immuables nécessités pratiques humaines et monastiques intemporelles dont il a été question en tête de ces lignes. Ce qui ne saurait étonner. Les abbayes entièrement nouvelles du XIX^e comme Les Dombes, ou même du XX^e s. en pays non européens, reprennent fidèlement les mêmes données, simplement nuancées çà ou là.

*

Il est temps de conclure cet essai sur le plan cistercien. Assurément, ces pages eussent pu être développées plus avant sur de nombreux points; la richesse de l'argumentation est telle qu'un livre y serait nécessaire. Il s'agissait ici simplement d'esquisser les grandes lignes d'un sujet souvent abordé, rarement traité. On retiendra avant tout l'approche évolutive de la question. Le plan cistercien du XII^e est redevable aux siècles qui l'ont précédé d'un héritage méconnu qu'il a adapté en l'enrichissant des nécessités de son temps et des finalités propres à l'ordre. Au XIII^e, ses mutations traduisent l'éclatant succès de l'épopée cistercienne, avant de subir, comme tout un chacun, les catastrophes du siècle suivant. Remis en cause par les hommes de la Renaissance et devenu partiellement inadapté aux normes d'une institution profondément transformée, le plan cistercien subira ensuite les poids changeants des siècles successifs sans jamais plus les maîtriser, se bornant à pérenniser dans l'agencement de son espace des données monastiques au sens le plus large du terme.

Benoît CHAUVIN, C.N.R.S.,
L'Hermitage, printemps 1999.